

Traversée de l'Afrique

De Bordeaux à Cape Town
en six mois et trois jours...



Plus de 18 000 kilomètres de routes et de pistes entre plaines et montagnes, désert et forêts denses. Un voyage dans la cohue ou la solitude, de l'entraide à la haine. 186 jours d'extase et de frayeurs, entre nuits blanches et nuits noires.

TEXTE & PHOTOS >
CHRISTOPHE SAINT-JOANIS



Rallier le cap de Bonne-Espérance, en Afrique du Sud, seul, à VTT, au départ de Bordeaux, tel était mon rêve...

Parti le 19 novembre 2003, j'ai atteint mon objectif le 23 mai 2004, après un enchaînement de journées plus magiques et surprenantes les unes que les autres. J'avais quitté Bordeaux le 19 novembre 2003, mon Cannondale F400 chargé d'un sac de pièces de rechange de 12 kilos et de deux bouteilles de 1,5 litre sur le cadre. Mon matériel de couchage, mes fringues et mon appareil photo se serraient dans un autre sac de 12 kilos, sur mon dos cette fois. Aux pieds, des tongs,

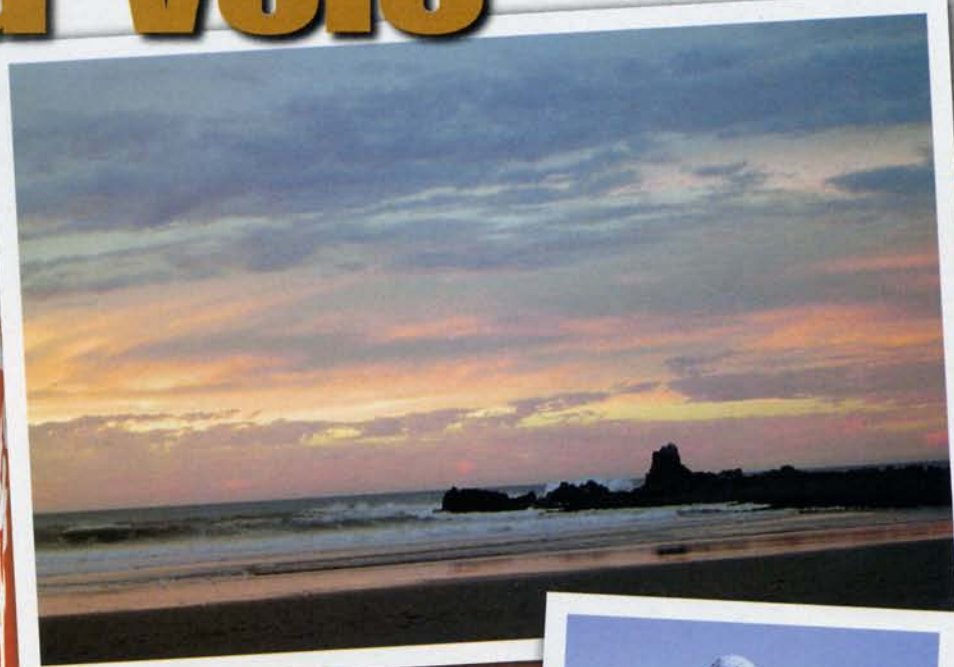
Pour envoyer des pots de Nutella à Christophe Saint-Joanis, ici en hypoglycémie, écrire à csaintjoanis@noos.fr

pour mieux gérer la pluie et les passages à gué... Je commençai par traverser l'Espagne, puis abordai l'Afrique par le Maroc. Vinrent ensuite, la Mauritanie, le Sénégal, le Mali, le Burkina Faso, le Bénin, le Nigeria, le Cameroun et le Gabon. Une fois l'Équateur franchi à vélo, je pris l'avion

Je passe au ras de l'océan, portant mon vélo à bout de bras. Le courant est fort...

de Libreville à Nairobi (sensiblement à la même latitude), pour poursuivre mon périple à travers le Kenya, la Tanzanie, le superbe Malawi, la Zambie, le Botswana et enfin l'Afrique du Sud. Le dimanche 23 mai 2004, j'atteignais Cape Town, à la fois satisfait et triste que ce voyage merveilleux s'achève déjà.

Afrique à vélo



Page de gauche : 11 décembre 2003, dernière journée de trêve, en Espagne, dans la région de Tarifa. Demain, j'entamerai l'Afrique par Tanger, au Maroc.

Ci-dessus : 20 janvier 2004, un "secret spot", comme on dit en surf.

À droite : 18 janvier, sur les premières pistes au sud d'Agadir, en direction d'Aglou Plage, un berger qui ne court pas après le métro. En dessous, "Ouh la, mon fils, roule pas si vite !" Dans les collines de Sidi Ifni.

En bas, en rouge sur la carte, le tracé du périple.

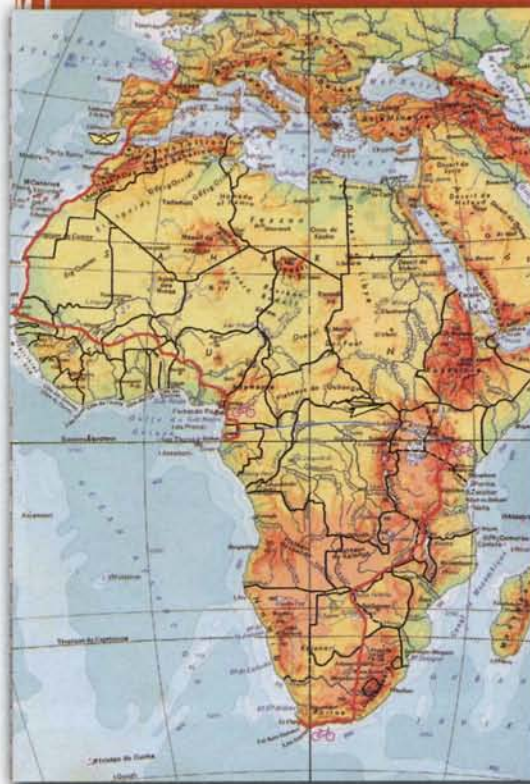


MAROC - DE SIDI IFNI À TAN TAN

À Sidi Ifni, je décide de longer la côte en direction de Tan Tan Plage. Il n'y a plus de bitume, mais des pistes excessivement caillouteuses, sur une espèce de plaine entrecoupée de vallées profondes d'oueds asséchés. Je vais cap au sud, de hautes collines arrondies et dénudées à l'est, et l'océan sur ma droite. Pas un arbre, ni de buissons, seules quelques touffes desséchées par le soleil et des boules de cactus en doigts. Pas d'habitations, ni d'êtres vivants en vue, hormis quelques dromadaires qui paissent seuls...

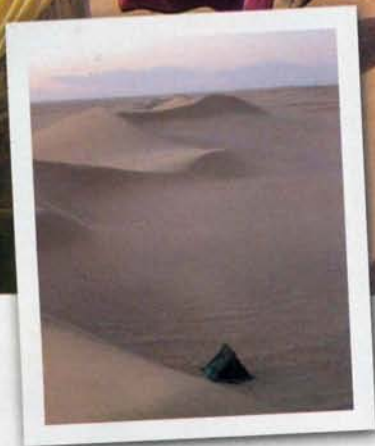
Bien qu'étant le 21 décembre, le ciel est limpide et le soleil, vif, saisit mon visage. Les vibrations et les chocs avec quelques cailloux roulants me font craindre pour mes jantes.

Avant d'arriver au lieu-dit Foum Assaka, je négocie de nombreuses descentes vertigineuses, suivies d'ascensions éprouvantes. Je dois ensuite traverser l'oued Noun, qui est en eau très profonde. Je passe



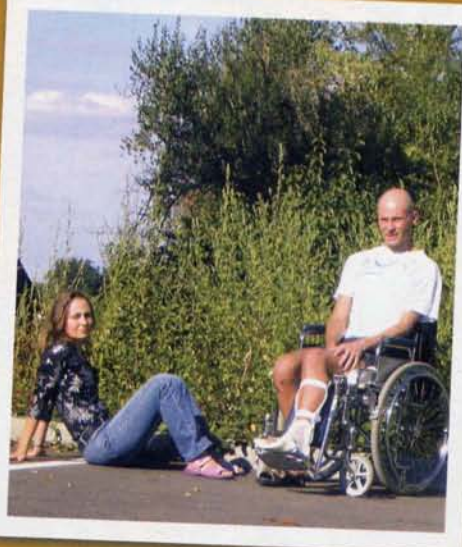


Ci-dessus : 3 janvier.
 "Eh, toi, t'as rien pour moi ?" Dans la zone du banc d'Arguin, en Mauritanie, les pêcheurs Imragens sont semi-sédentaires.
 À gauche : le camping est presque vide. Mais où sont les sanitaires ? Nord de la Mauritanie.
 Ci-contre : un caméléon de plus de 2 mètres ! Non, 15 centimètres.



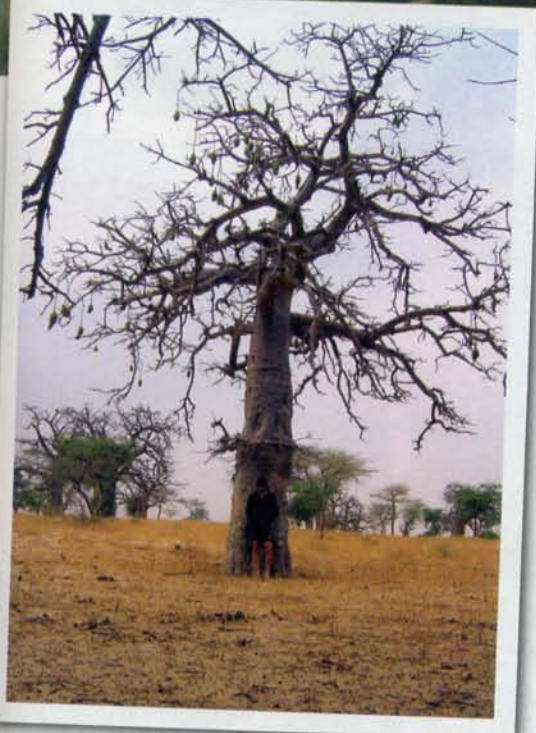
UN VOYAGE IMPRÉVU

26 juillet 2004 : cela fait deux mois que je vais à la plage, mais je m'ennuie déjà d'ici, et pense aller en Chine à vélo. Oui, la Chine, c'est bien ça, avec la Turquie à traverser, l'Iran, l'Ouzbékistan, le Tadjikistan. Des destinations qui me font rêver. Je vais revoir une copine que je n'ai pas vue depuis treize ans, lui montrer mes photos d'Afrique, ça me distraira. Je suis en retard, comme d'habitude, bien que ma forme physique me permette de propulser mon cher Cannondale à une bonne moyenne. Cette route, je l'ai faite des centaines de fois pour aller jouer de la campagne sur deux-roues. J'arrive à Léognan-Centre. "Mais où il va, lui, à droite ou à gauche ?" Pas de clignotant : "Hé, connard !"



Si je peux sourire, même dans un fauteuil, c'est aussi grâce à Corinne.

Le 13 août 2004 : "Vous vous souvenez ? Vous avez eu un accident de vélo." J'émerge à peine en salle de réanimation. La vertèbre T9 explosée, huit côtes brisées, deux omoplates, une clavicule, la mâchoire, le fémur gauche cassés, les deux poumons crevés et un scalp ont nécessité treize transfusions. Six mois d'hôpital, trois mois de corset, deux mois de fauteuil roulant, réapprendre à uriner, paralysie du mollet et du pied gauches. Opération le 7 décembre, cinq heures de kiné par jour jusqu'en mai, puis infection du gros orteil gauche, opération, deux nouveaux mois d'hôpital, de mai à juillet 2005. Aujourd'hui, le 7 juillet, je suis enfin libre à nouveau. Le nerf sciatique gauche reprend peu à peu ses fonctions, je marche de mieux en mieux et peux reprendre le vélo. Si j'avais pris le temps de vivre, si j'avais été respectueux, si j'avais porté un casque...



Ci-dessus : 8 janvier. Au Sénégal, les premiers baobabs m'accueillent garnis de leurs fruits, la bouille. En haut, 20 janvier, les chutes de la Gouina, du fleuve Sénégal, au Mali, quasiment introuvables, sauf par des sentiers très incertains.

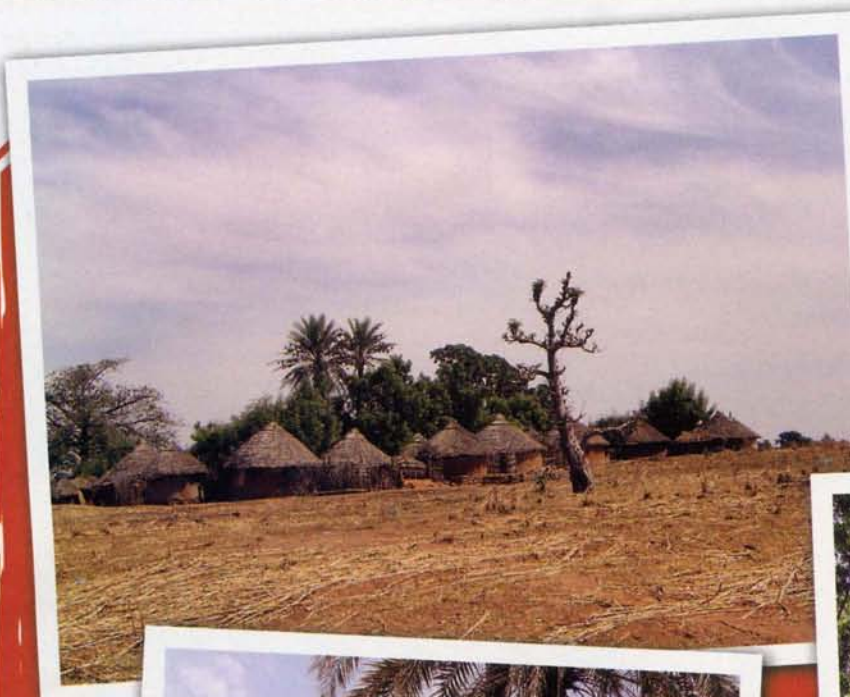
au raz de l'océan, portant mon vélo à bout de bras. Le courant est fort et, sous l'effet des vagues, l'eau arrive à ma taille. Le short trempé, je continue. Le ciel se couvre peu à peu. J'avance vers le sud, sur une piste, alors que le terrain est de plus en plus vallonné, puis le sentier disparaît. Je fais maintenant du hors-piste à travers les rocailles. J'avance à l'instinct, sans carte. Je sais juste que je devrai bientôt atteindre une zone appelée Plage Blanche. Je présume que la côte rocailleuse fera alors place à une longue plage de sable...

Au bord de l'insolation, je pense abandonner mon vélo, pour économiser mes forces

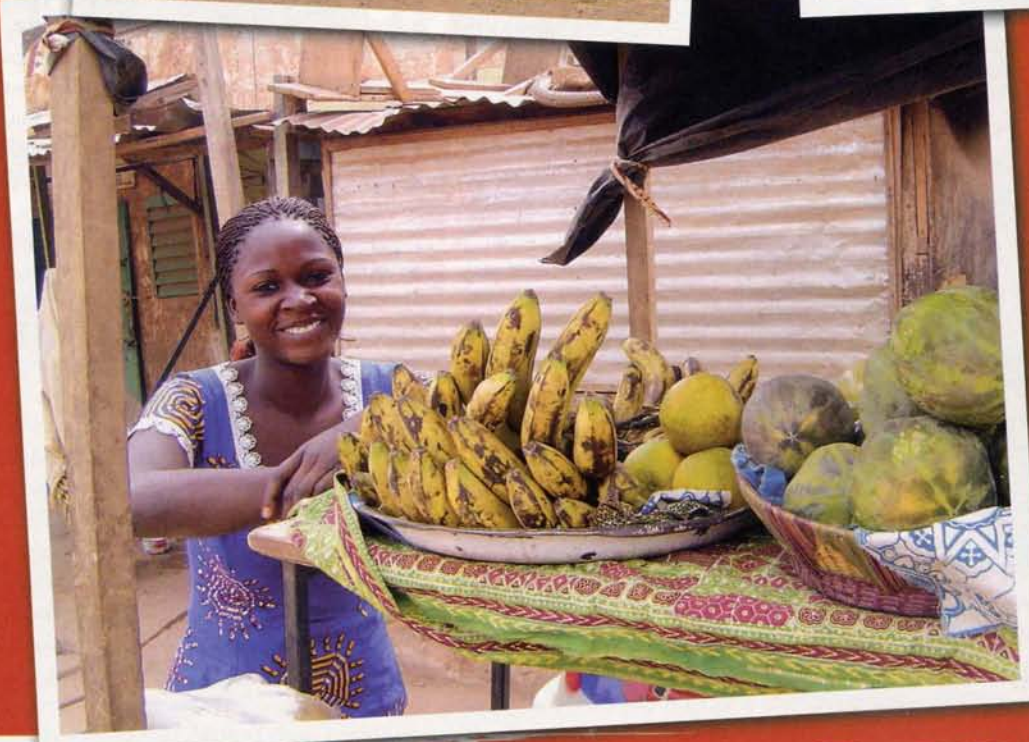
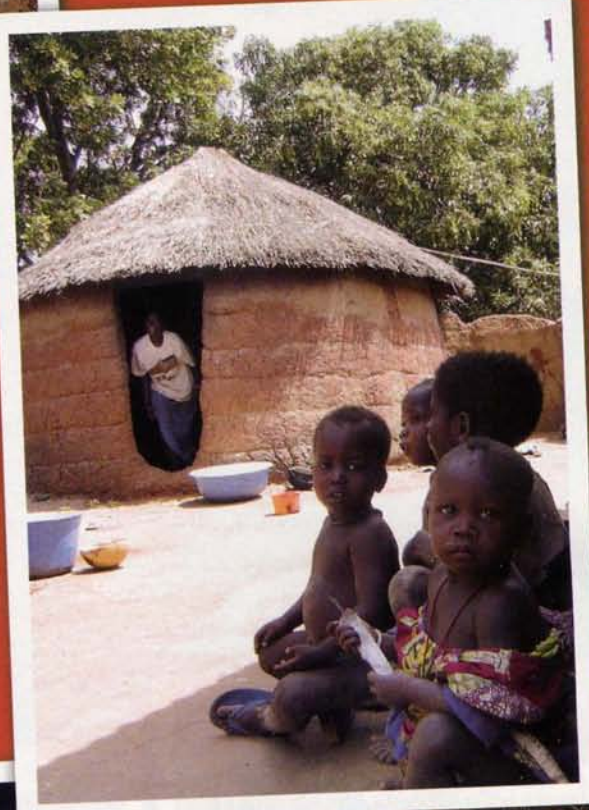
Vers 18 heures, alors que le soleil se couche sur l'océan dans un flamboiement époustouffant, j'ai parcouru plus de 80 kilomètres de piste en presque six heures. Pas un berger, ni un pêcheur ne s'est présenté à ma vue. J'atteins enfin la plage, qui s'étend à perte de vue vers le sud. Par chance, la marée basse me permet de rouler encore 15 kilomètres jusqu'à

la nuit. Au sommet du cordon de dunes qui s'élève à l'est, une sorte de tour de contrôle blanche, surmontée d'un radar et d'une antenne immense. Je perçois de la lumière. Miracle ! Au milieu de nulle part, j'escalade avec peine la dune, portant toujours mon vélo. C'est une zone militaire interdite, mais après l'interrogatoire acharné d'un agent de la police secrète, on m'invite à déguster un tajine de bar et j'ai l'autorisation d'installer ma tente pour la nuit.

Le lendemain, je lève le camp à 6 heures, pour profiter de la marée basse. Trente kilomètres de sprint à 28 km/h en moyenne pour rallier Aureora. Je dois rejoindre le plateau rocailleux en poussant mon vélo dans le sable sur un kilomètre. Ici non plus, pas de village, juste quelques cabanes de pêcheurs et une tour, vestige d'un fort français de 1936. Je rencontre un vieux militaire, qui me ravitaille en eau et me sustente de galettes de pain trempées dans l'huile d'olive fraîche et de thé à la menthe. *"Tu ne pourras pas passer l'oued Draa, il y a trop d'eau ! Tu dois rejoindre le goudron à 35 kilomètres en direction de l'est. Il faut toujours prendre la piste de gauche !"* me prévient-il. J'opte pour la voie qu'il me conseille, mais très vite, la piste disparaît sous des langues de sable. Je décide de suivre l'oued. Le soleil tape de plus en plus et



Ci-contre : 21 janvier, non, ce n'est pas le Club Med de Ngolo Ngolo, is un village dans la campagne malienne.
dessous : 23 janvier, "Voilà... comme ça... serrez-vous un petit u... souriez..." Au Mali, la pose est innée.
dessous : 18 février, "Tu as assez de fofou ?" Pause-déjeuner r très, très grande faim. Vers Kouandé, au Bénin.
1 bas, à gauche : 8 février. "Veux-tu de ma banane ?" agadougou, au Burkina Faso.
1 bas, à droite : 13 février. voyez la froideur de cette population eillissante ? C'est ça, l'Afrique de l'Ouest !



13 février. Pour une bonne sieste à l'ombre, il n'y a pas mieux qu'un manguier. Mais dommage, pour le goûter, ce n'est pas encore la saison.



il me reste moins d'un demi-litre d'eau... Mon avancée est entravée par de nombreux ravineurs, profonds de 2 à 3 mètres. Un instant, je pense abandonner mon vélo pour économiser mes forces, et avoir une chance d'atteindre la route à l'est. Je persévère et, au bord de l'insolation malgré mon turban, je débouche après quatre heures d'errance aveugle sur le fameux goudron ("godrrrone") en roulant longuement le r, pour les locaux). Encore 50 bornes et j'atteins Tan Tan à la tombée de la nuit, après 119 kilomètres d'effort solitaire.

MALI

Entre Kayes et Bamako, plus de 800 kilomètres de piste, que je parcours en huit jours. La région, très aride, est néanmoins arborée par endroits. Mais tout est sec en cette fin janvier et les pistes, le plus souvent en latérite, ne ménagent pas le dérailleur. Pour me faire apprécier chaque goutte d'eau, les collines se succèdent, et les 100 kilomètres journa-

liers se font par 40 °C... Cette zone très peu peuplée est néanmoins splendide. Quelques villages de cases jalonnent le fleuve Sénégal, rendu au stade de rivière au fur et à mesure que j'avance vers l'est.

La journée la plus éprouvante a très probablement été la première : 106 kilomètres en 6 h 37 !

Parti de Kayes au petit matin, je mange à Diamou, un petit village perdu dans la brousse, après 40 kilomètres de piste ardue, mais bien visible. Le soleil s'acharne à me tourner la tête alors que je suis en pleine digestion. Ça se complique parce que j'ai décidé de me rendre aux chutes de la Gouina, sur le Sénégal, après qu'un villageois m'en a parlé avec enthousiasme. Mais comment y aller ? Il ne sait pas me l'expliquer. Je me fierai à mon instinct comme d'habitude, sauf que l'instinct, sous le cagnard, il a quelques défaillances... Surtout lorsque la piste se divise en plusieurs petits sentiers qui disparaissent parfois dans les hautes herbes !

Qu'à cela ne tienne, je m'acharne, subjugué par la



18 février. 12 kilos sur le dos, 12 sur le porte-bagages, 3 litres d'eau, un turban, des tongs. C'est où la plage ? Au Bénin.

beauté des lieux. De petits feuillus craquants sont parfois dominés par d'énormes baobabs solitaires ! Le sol est jonché d'une sorte de paille jaune recouvrant la rocaïlle. La terre, par endroits sablonneuse, est principalement orangée, mais parfois grise, ocre ou même violette ! Le soleil est pesant, mais j'avance, le nez en avant. Après m'être senti perdu dix fois, je retrouve le fleuve où, dans un écrin de palmiers à la verdure apaisante, vrombissent les chutes majestueuses de la Gouina.

Quatre beautés sauvages défilent alors que je m'avance vers l'eau. Leur tenue, des plus sommaires, confirme leur origine primitive. Je contemple la magnificence du site resté vierge, savourant quelques bananes en vue du prochain ride.

L'heure est déjà bien avancée quand je crève à l'avant. Je suis maintenant bien au-dessus du lit du fleuve, à l'attaque des collines. La piste vient de disparaître dans les hautes herbes. Il est déjà 17 h 00, et la zone ne me dit rien qui vaille en matière

de fauves. J'ai vu de nombreux singes, je présume donc qu'un prédateur existe sûrement pour réguler leur nativité...

Je change la chambre à air en quatrième vitesse, puis je repars mais, 200 mètres plus loin, c'est le pneu arrière qui est à plat. Je panique un peu parce qu'il faut que je défasse tous mes Sandow du porte-

La zone ne me dit rien qui vaille. S'il y a des singes, il y a donc un prédateur...

bagages et que la lumière faiblit. Je cherche une zone dégagée pour bricoler, porte le vélo, trébuche, m'ouvre le gros orteil. Aïe ! Aïe ! Aïe ! ça se corse ! Une fois prêt à partir, je ne retrouve plus la piste pour faire demi-tour. En effet, j'ai décidé de revenir là où j'ai vu les jeunes filles, pour qu'elles me mènent

à leur village. Après quelques sueurs, c'est bon, je dévale la piste à l'envers et, par chance, j'aperçois un groupe de cases entre les fourrés, juste à la tombée de la nuit.

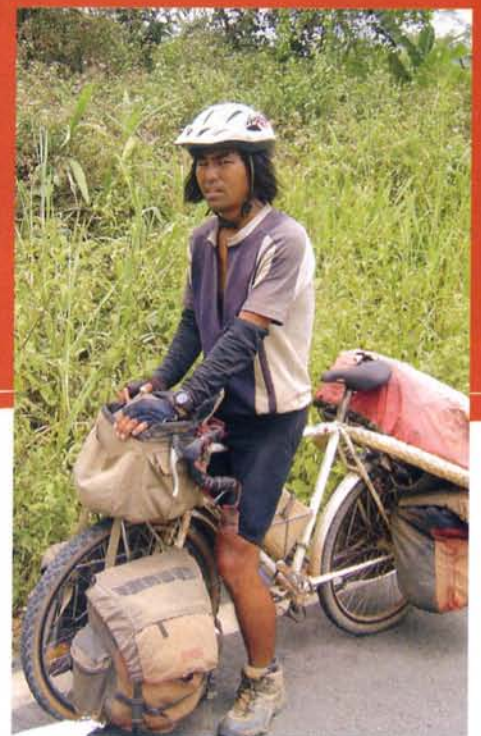
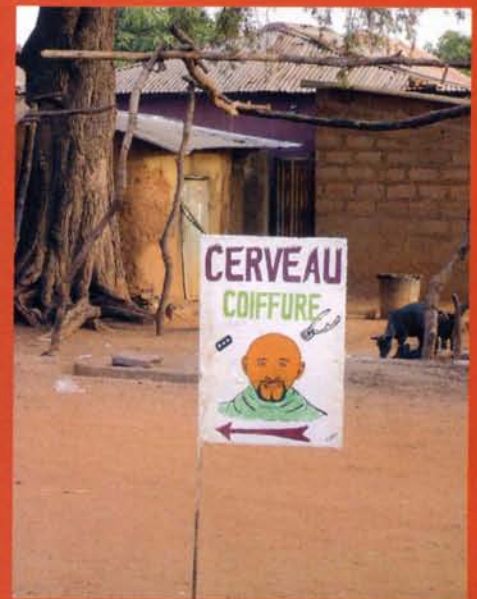
NIGERIA

Je rentre au Nigeria sans visa, en négociant à la frontière avec le Bénin : je dois évacuer le pays sous quinze jours. 1 350 kilomètres de piste défoncée et de route explosée. C'est la saison chaude en cette fin février. Tout n'est que poussière et végétation desséchée, jusqu'à ce que je traverse le Niger, au sud de Lokoja.

Je tiens une cadence folle depuis quelques jours malgré les amibes qui me piquent tout ce que je mange en entretenant une diarrhée depuis un mois.

La palme de la crise de nerfs, je la décrocherai entre Bida et Girinya : 154 kilomètres de piste sablonneuse et de goudron fantôme en 6 h 59 !

La campagne vallonnée est plutôt peuplée. Cela me



donne d'autant plus de chances d'avoir de mauvaises indications : "Tared Road (route goudronnée) dans 10 kilomètres après Baro !" ou "Ouh la la ! Impossible, tu n'atteindras jamais Girinya en un jour !"

Je suis déjà irrité, mais après tout, je serais moi-même incapable de dire à combien se trouve le centre-ville de Bordeaux, de chez moi.

Les pistes sont des plus déconcertantes, sournoisement ensablées. Très vite je n'ai plus d'eau et je sue comme un phoque.

Deux jeunes gaillards ne trouvent rien de mieux que de me coller à vélo, en pleine descente, alors que je risque de me vautrer. Je les enjoins de s'éloigner, puis, perdant patience tout en roulant, je hurle tel un grizzly en rut. Mes deux poursuivants se jettent dans le décor, de part et d'autre du chemin.

J'arrive à un village complètement exténué, le cœur dans les tempes. Et là, attroupement, la foule m'encercler. Je demande gentiment qu'on me laisse respirer : "Please... pleeeaaase..." mais des centaines

Ci dessus : 29 février, le Lance Armstrong nigérian, à bloc, la tête dans le guidon.

En haut : 19 février, "Mais, c'est Fabien Barthez ?"

Au milieu : 23 février. Kasava. Un goût entre la bière et le beurre rance ou la chaussette sale. Mais quand on a faim, on s'y fait. Nigeria.

Ci-contre : 17 mars. Hiroshige Sakashita, un Japonais adorable, croisé au Gabon. Il venait de traverser le Congo, parti de Cape Town un an auparavant.

de blancs d'yeux s'élargissent. Je hurle encore, et le rempart explose par pans, pour se reformer juste après. Les villageois hésitent entre le rire et la crainte. Soudain, je dois être effrayant car, écumant, je disloque l'assemblée, qui s'enfuit dans tous les sens.

Deux gars disant assurer la sécurité du village avancent vers moi, sur leurs gardes, afin de comprendre ce que je veux. "Respirer, boire et manger, par pitié !" On m'apporte de l'igname bouillie et de l'eau de pompe. Merci et pardon.



4 avril :
Non, ce n'est pas Elie Semoun, ni Dieudonné, mais un jeune Massai Kenya.

Ci-contre :
Avant qu'ils ne m'assaillent, j'ai dû les laisser essayer mon vélo ! Au sud du Kenya, près de la frontière tanzanienne.



N'OUBLIONS PAS LA NATURE

De beaux paysages, des oiseaux, des papillons, nous en avons, en France, mais, pris dans le tourbillon matérialiste de l'Occident, je ne les voyais plus...

Lors de mon périple, malgré le rythme endiablé à première vue (entre 100 et 200 kilomètres quotidiens, jusqu'à 230), j'ai redécouvert les plaisirs simples induits par la chevauchée cycliste.

Quoi de plus beau que d'évoluer sans le bruit entêtant d'un moteur, guidé par les furtifs chants d'oiseaux invisibles. Écoutez celui-là : le grincement lent d'une grosse porte en bois, et lui, un cri bref et puissant, suivi du rebondissement d'une balle de ping-pong sur une table en acajou. Certains imitent même une scie circulaire qui s'arrête...

Un jour, en Tanzanie, alors que je parcours les collines verdoyantes qui surplombent les savanes dorées où le guépard rôde, me voilà escorté pendant trente secondes de magie par un couple de calaos au vol si fluide. Tout est beau : les verts bananiers encadrés de bambou, la piste orange de latérite encore humide des pluies nocturnes, le ciel maintenant bleu roi et limpide, parcouru par quelques boules de coton, et là, à ma droite, tournant son beau bec massif, cet oiseau au corps fluet qui me regarde, qui me regarde...

En un virage bien coordonné, la patrouille d'Afrique retourne à ses futaies.

Bien des semaines auparavant, c'est avec un duo de papillons mauves que je partageais quelques mètres sur les pistes torrides et sablonneuses du Mali.

Tout au long du voyage, je fis de nombreuses rencontres grâce à mon VTT, avec des écureuils gris, des mangoustes, des tortues, des caméléons traversant la piste en chancelant, de très nombreux serpents, encore plus apeurés que moi.

J'en ai les larmes aux yeux. Merci vélo, véhicule divin.





CAMEROUN

Dans les forêts du Cameroun, les superstitions font que l'on se méfie du Blanc sorti de nulle part, qui passe seul à vélo.

Le 4 mars, je quitte Mamfe par une portion de bitume sur 20 kilomètres. La piste reprend alors ses droits, mais il pleut des trombes d'eau. L'horizon est complètement bouché, sans espoir d'éclaircie.

Déjà sur le goudron je ruisselais, mais là, en pleine forêt, dans la boue, ça devient fou : je dérape, le pédalier et les pignons sont

assailis, tout comme les freins, qui polissent les jantes. La terre gicle de tous côtés, me crépissant de la tête aux pieds. Le dérailleuse ne fonctionne plus, alors que les côtes se succèdent. Je me résous à faire demi-tour, pour attendre une accalmie au dernier village. Je suis toujours en short et en tongs, mais aujourd'hui, je parachève mon look avec un poncho bleu foncé qui recouvre mon sac à dos, me faisant une bosse effroyable. Seuls mon visage barbu et mes claires gambettes dépassent de

cette forme inquiétante. Je viens juste de dépasser deux femmes avec un régime de bananes sur la tête. Au moment où je fais demi-tour, elles se figent. Je comprends vite qu'elles appréhendent mon passage, alors, pour rire, je grogne puissamment en m'élançant sur elles. Elles jettent leurs régimes et partent en hurlant devant moi. Je les rattrape peu à peu. La plus âgée semble peiner et en perd ses tongs. Alors que j'arrive à son niveau, elle est pétrifiée, haletante, les yeux écarquillés. Je lui lance un "hello !" qui ne la rassure pas. Un peu plus loin, un gars sort précipitamment de sa case et, me voyant, éclate de rire. Il vient de comprendre la raison de ces hurlements...

GABON

Au Gabon, il y a très peu de routes, mais celle allant de la frontière du Cameroun à Libreville est un vrai billard, sauf sur 200 kilomètres entre Mitziac et Ndjolé, encore à l'état de piste. C'est sur ce tronçon que je vais passer l'Équateur...

Encore affaibli par les amibes et surtout par la violente crise de malaria que je viens de faire dans la forêt camerounaise, je souffre dans les collines qui ne cessent de se succéder. Après des ascensions pous-

Ci-contre : "Très concentré, le maillot vert prend la tête de la course." En allant vers Lusaka, en Zambie.
 Ci-dessus : 21 mars, un peu avant Ndjolé, au Gabon. On se croirait en France.
 En haut : 28 avril, on croirait une peinture. Les chutes Victoria sur le Zambèze, en Zambie !



6 avril : ni crash aérien ni bombe atomique, simplement la nature en Tanzanie, en direction de Dodoma.
 Ci dessous : 2 mai : je suis né un 3 janvier, je me devais donc de passer par-là, au Botswana.



sives de plusieurs kilomètres, il y a autant de descente. L'horizon est réduit par la forêt dense qui semble vouloir reconquérir la piste. La circulation se limite à trois ou quatre camions par jour. Je roule donc des journées entières seul, au cœur de la forêt. Les hurlements de singes, les cris d'oiseaux et bruits d'insectes sont omniprésents, surtout la nuit.

Depuis mon entrée au Gabon, on me fait régulièrement la même remarque : "Tu viens de Guinée ?" "Non, je suis entré par le Cameroun." Les clins d'œil vont bon train, on va même jusqu'à me dire : "Nous, on ne veut pas savoir, on ne dira rien." Et c'est systématique dès que je m'arrête : "Quelle est ta mission ?" j'ai beau dire que je ne suis pas payé et que je voyage juste pour découvrir, par plaisir, personne ne me croit.

Je finis par comprendre lorsqu'on me fait vider mes sacs à un poste de contrôle. Je n'ai pas d'arme, bien m'en a pris car il vient juste de y avoir un coup d'État manqué en Guinée Équatoriale, voisine, et la police m'explique qu'on m'a pris pour un mercenaire en fuite !

TANZANIE

Début avril, je traverse la Tanzanie. C'est la fin de la saison des pluies, mais de nombreux orages humectent régulièrement les 700 kilomètres de piste entre Makuyuni et Iringa. L'altitude oscille entre 1 500 et 2 500 mètres et il fait parfois frais. Les pistes sont quasi désertes, deux à trois véhicules par jour. Le terrain est très accidenté et le revêtement passe de la latérite à la grave, des rocaillles au sable. La végétation évolue énormément, selon qu'on se trouve au creux d'une vallée ou sur des crêtes, variant du tropical humide, garni de bananiers et autres plantes à feuilles immenses, au semi-montagnard, avec des épineux accablés par les vents. La terre semble fertile et, outre l'igname, l'avocat et la patate douce, de nombreux tournesols resplendent à côté de champs de maïs. Pendant sept jours, c'est le printemps dans toute sa splendeur. Je pédale seul en pleine nature et chaque virage est un émerveillement. Tout est beau, même les nuages épars qui filent dans le ciel. La fraîcheur et les repas complets me permettent de bien rouler. Un jour, néanmoins, le cadre est tellement extraordinaire que je décide de m'arrêter vers 13 heures, pour profiter d'un après-midi de promenade à pied. Je stoppe à Bereko, petit village très calme, mais j'y deviens



vite une star, pas tout à fait comme en Afrique de l'Ouest, mais quand même. Après avoir dégusté des brochettes de bœuf piquées sur des rayons de vélo, je sors du village à pied. Au détour d'un champ de maïs, je remarque que trois gamins me suivent. J'essaie de les semer mais très vite, ils se prennent au jeu. De trois, ils passent à huit, puis quinze. Je me cache dans les plantes et surgis tel un ogre dès qu'un gosse passe. Tout le monde décampe en gloussant, mais j'ai envie d'être seul. Je m'énerve vite et me retrouve à parcourir les parcelles en grognant. Je tombe nez à nez avec trois adultes. Ils se figent puis s'enfuient, laissant leurs tongs et leur chargement. Je fulmine. Quand serai-je tranquille ? Soudain, ça dégénère, on m'envoie des cailloux et je découvre, au sommet d'une colline, plus de trente personnes, adultes compris, qui me traquent. Je les provoque de loin, fonce sur elles, me jette sur un ado, qui m'échappe de peu. Je décide finalement d'aller parlementer et m'avance, la main en avant, vers un vieillard qui tient une machette, l'air hagard. Je lui serre la main en le rassurant. Je mime les gens qui me jettent des pierres. Il les invective, et je traverse la meute, au pas, me dirigeant vers la campagne où je vais enfin pouvoir lire, seul.

En haut : 14 mai, la plage de Nature's Valley, sur la route des jardins entre Port Elizabeth et Cape Town, en Afrique du Sud. Le vélo a bien mérité son repos.
Ci-contre : 17 mai, Cape Agulhas, point le plus méridional d'Afrique. Il faudrait peut-être que je me rase...



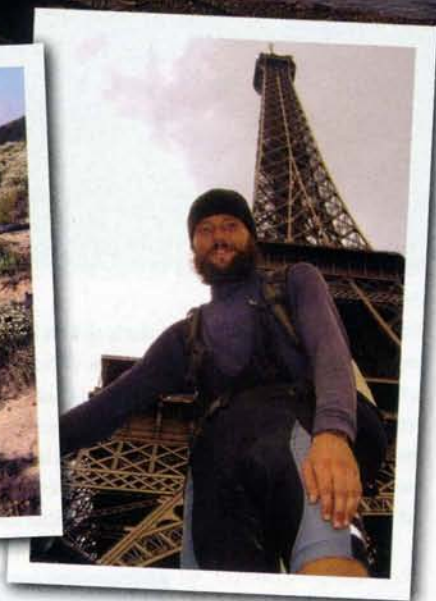
MALAWI

Au Malawi, plus une goutte de pluie, et le soleil revient à la charge. Je longe le splendide lac depuis Karonga et désire passer par Mzuzu, avant d'atteindre la Zambie.

Il fait une chaleur très moite, mais le ciel est limpide, avec seulement quelques orages en choux-fleurs au loin. La végétation est moins luxuriante qu'en zone équatoriale, mais de belles forêts recouvrent les montagnes abruptes, qui se jettent dans le lac. Et ces montagnes, je vais devoir les escalader ! C'est le mot, car les lacets sont très rapprochés et la pente est au

moins de 15 % ! Je suis vaillant mais les arbres, abritant de nombreux singes, n'ombragent pas la route et la fournaise pompe mes ressources. Une fois de plus, je manque d'eau. Pour la première fois, j'envisage de pousser le vélo, mais c'est pire. En selle à nouveau, je suis au bord de l'évanouissement lorsque j'atteins, presque au sommet, une sorte de mine de charbon où on m'offre de l'eau. Avant de continuer, un peu plus haut, je contemple la beauté du lac qui s'étend à l'infini vers le sud. À l'est, sur l'autre rive, un énorme nuage en enclume déverse des pluies blanches qui se reflètent dans les eaux bleues du Malawi.





Ci-dessus : 21 mai, sur la route de Chapman's Peak, avant d'arriver à Hout Bay. Atlantique, me revoilà !

À gauche : 21 mai, une si longue route pour voir un si beau panneau. Comme pour les friandises, aussi beau soit le papier, le meilleur reste quand même le bonbon !

Ci-contre : 26 mai, la tour... de Babel ? je ne sais plus. Enfin, après un long voyage dans l'oiseau de fer.

BOTSWANA

Le nord du Botswana est excessivement plat et désert. Désert sur le plan de la population humaine ; la faune sauvage, en revanche, est sur ses terres. Les étapes sont longues, notamment entre Panda Mantenga et Nata : 205 kilomètres de brousse et de savane. On m'a prévenu de la présence de douze lions et d'innombrables éléphants. J'ai la pression, mais j'ai déjà roulé plusieurs fois plus de 200 kilomètres et une fois 230 en 8 h 18, en Zambie. Je m'élançai tôt le matin et au bout de seulement 3 kilomètres, je suis surpris par deux éléphants qui traversent la route à 100 mètres ! Ils sortent des fourrés, formés de petits arbres et d'épineux. Puis, trois autres apparaissent, puis dix. J'en compterai plus de

treinte avant de poursuivre... Partout, dans le calme ambiant, hormis le chuintement de mes pneus, j'entends des branches qui craquent, des piétinements. Je file bon train, sans demander mon reste. À deux reprises, un immense koudou (la plus grande des antilopes) surgit sur la route avec ses impressionnantes cornes torsadées. Plus loin, quatre zèbres s'enfuient. À la pause-déjeuner, je mange fébrilement, les yeux ronds, tournant la tête au moindre bruit. Je prie pour ne pas crever. Dans l'après-midi, je vois moins d'éléphants, bien que quelques-uns, isolés, soient énormes, mais de nombreuses girafes me scrutent, alors je file doux. J'arrive à Nata au coucher du soleil. Plus jamais ça !

VERS LA FRANCE

Le 23 mai 2004, le temps est couvert pour la première fois depuis bien longtemps lorsque je parviens à Cape Town. À vrai dire, les nuages sont là pour le début de l'hiver austral, mais le temps est aussi maussade dans ma tête : un objectif atteint signifie la fin d'un rêve.

Le monde moderne me choque après tant de journées à errer dans la nature...

Alors que je me retrouve sur un tronçon de voie rapide, où le trafic intense me met en péril, je veux déjà fuir cette agitation et retrouver au plus vite les vagues du Sud-Ouest, où j'aime tant surfer. Une soif d'ordinaire m'assaille. Deux jours plus tard, je rentre en France.

On croit souvent que ce qui marque est ce qu'il y a de plus extraordinaire. Mais qu'est-ce qui est extraordinaire ? Les différences, la guerre, les accidents, la misère ? En Afrique, le plus extraordinaire, c'est l'hospitalité. ■